

est infiniment plus excellente que l'arche d'alliance ! Respectons-la : ne la plaçons pas dans notre cœur à côté de Dagon, c'est-à-dire ne la recevons pas avec une conscience souillée ! Recourons à elle avec une entière confiance dans toutes nos nécessités ! Mais surtout aimons-la : qu'elle soit le plus cher trésor de nos cœurs !

Être avec Jésus est un délicieux paradis.
Esse cum Jesu dulcis paradisis.

IMITATION, liv. II, ch. VIII.

CHAPITRE V

VÉRITÉ DU DOGME DE L'EUCCHARISTIE

Hoc est corpus meum... Hic est Sanguis meus.

Ceci est mon Corps... Ceci est mon Sang.

(Matth.. xxvi, 26 et 28.)

L'Eucharistie ! Dieu avec nous ! Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, caché sous les chétives espèces du pain et du vin ! Quel prodige étonnant ! Quel abîme insondable des plus incompréhensibles merveilles !

L'Eucharistie ! C'est le suprême effort de la sagesse, de la puissance, de la bonté d'un Dieu cependant infiniment sage, infiniment puissant, infiniment bon. C'est l'ineffable assemblage des plus grands mystères de notre foi. J'y retrouve le mystère de l'Incarnation : le Verbe fait chair ; le mystère de la sainte Trinité : au Verbe de Dieu sont unis par des liens indissolubles le Père et le Saint-Esprit ; le mystère de la Rédemption : par l'Eucharistie, Jésus-Christ renouvelle, d'une manière non sanglante, le sacrifice sanglant du Calvaire.

L'Eucharistie ! C'est l'abrégé de la religion tout

entière. C'est le centre, le foyer, le fondement du christianisme. C'est l'objet principal de notre culte.

C'est la source féconde de la piété catholique. C'est la vérité la plus douce, la plus suave, la plus consolante, la plus fortifiante pour le cœur du chrétien ; mais c'est aussi la vérité la plus sublime, la plus étonnante pour notre intelligence, celle qui déconcerte davantage les calculs de notre faible raison, celle qui est le plus contraire aux apparences qui frappent nos sens.

Or, il fallait que le plus important et le plus relevé de tous les dogmes fût aussi le mieux établi. Dieu se le devait à lui-même aussi bien qu'à nous : Dieu ne nous a point manqué, pas plus qu'il ne s'est manqué à lui-même. Il a fait resplendir cette vérité des preuves les plus lumineuses. Il l'a rendue accessible à la foi du plus humble, comme à la croyance du plus savant ; et c'est surtout quand il est question de la présence réelle que nous devons répéter la parole du Psalmiste : *O Seigneur, vos témoignages, vous les avez rendus croyables à l'excès !* (1) En effet, de tous les dogmes que nous professons, il n'en est point qui soit plus clairement exprimé dans les Ecritures, point que l'Eglise ait plus solennellement proclamé.

I

Le prodige de la présence réelle dépasse tellement la portée de la raison humaine, que Notre-Seigneur crut bon de l'annoncer à ses disciples une année avant de l'instituer, en leur en faisant la promesse.

(1) Testimonia tua credibilia facta sunt nimis (Ps. xcii, 5.)

C'était dans la synagogue de Capharnaüm, après la multiplication des pains. Tout le peuple, qui venait d'être nourri avec les cinq pains d'orge et les deux poissons, était encore là. Jésus le prenant, pour ainsi dire, dans l'extase du miracle, l'élève, de ce spectacle merveilleux, à la pensée d'un spectacle plus merveilleux encore. Il annonce la nouvelle nourriture et le nouveau breuvage qu'il donnera au monde. Cette nourriture, ce breuvage, c'est lui-même.

Il en définit la substance divine et ne laisse pas le moindre doute sur l'identité de sa personne avec le pain eucharistique. *Je suis le pain vivant qui suis descendu du ciel. Le pain que je donnerai, c'est ma chair* (1).

Il le distingue de la manne qui en était la figure.

Ce pain descendu du ciel est bien différent de celui que vos pères ont mangé et qui ne les a pas empêchés de mourir (2).

Il en marque les effets dans le temps et dans l'éternité. *Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi et moi en lui... Celui qui mange ce pain vivra éternellement* (3). Devant ces déclarations, la foule s'étonne et se récrie : « Comment celui-ci peut-il nous donner sa chair à manger ? » Plus les Juifs s'étonnent, plus Jésus promet. *En vérité, en vérité je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous* (4). La promesse est ainsi renouvelée et confirmée par serment. Quand les Juifs se sont retirés de la

(1) Joan., vi, 51-52.

(2) Ibid., 59.

(3) Ibid., 57, 59.

(4) Ibid., 54.

synagogue, les disciples demeurent et Jésus continue sa prédication. Il répète, il affirme de nouveau sa promesse. Plusieurs s'écrient, comme scandalisés : *Ce discours est dur et qui peut l'entendre?* (1) N'importe, au lieu d'atténuer la force de ses expressions, Jésus détourne la pensée de ses disciples de toute conception matérielle, il la dirige vers un autre prodige, celui de la glorification visible de son corps dans son Ascension triomphante. *Ces paroles vous scandalisent, mais que sera-ce quand vous verrez le Fils de l'homme monter au ciel où il était auparavant? Mes paroles sont esprit et vie* (2), voulant dire qu'il ne fallait pas les entendre dans le sens grossier et charnel, comme ils le faisaient, mais bien d'une présence surnaturelle, quoique réelle, à la façon des corps ressuscités. A ces mots, plusieurs disciples s'éloignent et cessent de suivre Jésus, tant le miracle annoncé les déconcerte et les épouvante. Jésus ne s'explique pas, ne se corrige pas, ne les rappelle pas : ils ont bien compris. Il s'agit de manger son corps sacré et de boire son sang divin. Il reste les douze. *Et vous aussi ne voulez-vous pas me quitter?* (3) Mais Pierre, répondant pour eux : *A qui irions-nous, Seigneur? Vous avez les paroles de la vie éternelle. Nous croyons et nous savons que vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant* (4). Pierre et les apôtres ne comprennent pas comment Jésus-Christ opérera ce miracle, mais ils savent que Jésus-Christ est Dieu, que Dieu fait ce qu'il dit et que toutes ses paroles auront leur effet.

(1) Joan., vi, 61.

(2) Ibid., 62, 63, 64.

(3) Ibid., 63.

(4) Ibid., 69.

Rien ne dépasse la grandeur de cette scène, si ce n'est la scène où le miracle s'opère.

Un an s'était écoulé. Le soir de la dernière Pâque était venu. Jésus s'était fait préparer une salle spacieuse et richement tapissée. C'est la seule rencontre, remarque Bossuet, où il ne voulut point paraître pauvre. Pesons bien les circonstances de ce grand événement dans le respect le plus profond de notre âme recueillie. L'heure de l'immolation sanglante de Jésus-Christ est sur le point de sonner ; il va faire son testament suprême et donner l'ordre le plus grandiose qui fut jamais ; il a déclaré à ses apôtres qu'il allait leur parler sans figure, comme à des confidents et à des amis ; il sait le sens que l'Eglise donnera dans la suite des siècles aux paroles qu'il va prononcer ; les pieds de ses disciples étant lavés, il prend du pain dans ses mains saintes et vénérables, élève les yeux au ciel, vers Dieu le Père tout-puissant, rend grâces, et, sans addition, sans explications qui restreignent ou changent le sens des mots, avec cette parole simple et féconde qui créa l'univers, il bénit le pain et le donne à ses disciples en disant : *PRENEZ ET MANGEZ, CECI EST MON CORPS, QUI SERA LIVRÉ POUR VOUS.* Puis prenant le calice, il rend grâces semblablement et le leur donne en disant : *BUVEZ-EN TOUS, CAR CECI EST MON SANG, LE SANG DU NOUVEAU TESTAMENT QUI SERA RÉPANDU EN FAVEUR D'UN GRAND NOMBRE POUR LA RÉMISSION DES PÉCHÉS. FAITES CECI EN MÉMOIRE DE MOI.* La merveille des merveilles est opérée. Le pouvoir des pouvoirs est conféré. Après la parole du Christ, ce qui est entre les mains du Christ, ce n'est ni le signe de son corps, ni la vertu de son corps, ni la figure de son corps, ni le pain avec le corps, c'est (le pain n'existant plus) le corps du Sauveur, le corps qui sera livré. *Ceci est mon corps,*

ceci est mon sang, ces paroles sont plus claires que la lumière du jour ; par leur évidence, elles forcent l'aveu des impies eux-mêmes (1). Luther allait démolissant tout le christianisme, une bible à la main. Un jour, le texte, jusque-là si docile, devint rebelle aux ciseaux de l'hérésiarque. Il s'arrête devant ces quatre mots : *Ceci est mon corps* et déclare qu'il ne peut passer outre. « Je voudrais bien, dit-il, que quelqu'un fût assez habile pour me persuader qu'il n'y a dans l'Eucharistie que du pain et du vin. Celui-là me rendrait un grand service. J'ai travaillé cette question à la sueur de mon front. Mais j'avoue que je suis enchaîné et je ne vois aucun moyen de sortir de là. Le texte de l'Evangile est trop clair, *textus Evangelii est nimis apertus!* (2) »

Le texte de l'Evangile est *trop* clair pour la malice de l'impie, mais non pas pour la fidélité de vos enfants, ô Seigneur Jésus ! Soyez béni d'avoir éclairé notre foi par d'aussi éblouissantes lumières. Ah ! cela est vrai, dans votre sacrement d'amour, si nous n'en croyions que nos yeux, notre toucher, notre goût, nous nous égarerions dans les voies de l'erreur ; nous dirions : C'est du pain. Mais votre parole est là. Et sur votre parole, nous croyons sans arrière-pensée. Nous croyons tout ce que vous avez affirmé, quoique le mystère affirmé par vous dépasse de l'infini notre faible raison.

Visus, tactus, gustus in te fallitur,
Sed auditu solo tuto creditur.
Credo quidquid dixit Dei Filius,
Nil hoc veritatis verbo verius ! (3)

(1) Besson, *Conférences*.

(2) Epist. ad Argent. cit. a Billuart. De Euch., dissert. 1.

(3) Saint Thomas.

II

On peut le dire, de tous les dogmes, il n'en est aucun que l'Eglise ait aussi solennellement affirmé que la présence réelle. De tout temps, ce fut son dogme de prédilection. Je le retrouve inscrit en caractères grandioses et plus resplendissants que le soleil dans son histoire, dans son organisation, dans ses prescriptions liturgiques, dans ses monuments, dans les ouvrages de ses docteurs.

L'Eglise a toujours cru à la présence réelle : témoin les écrits des apôtres. Dociles à l'ordre du Maître, les apôtres enseignent le mystère de l'amour, consacrent l'Eucharistie, et, tous les jours, les fidèles participent aux mystères sacrés, *frangentes circa domos panem* (1). Dans la première épître aux Corinthiens, après avoir exposé l'institution de l'Eucharistie, saint Paul rappelle les chrétiens de Corinthe aux dispositions qu'exige la sainte Communion. Les conséquences qu'il tire seraient inexplicables sans la présence réelle, tandis que ce dogme autorise et justifie toutes ses paroles : *Quiconque mangera le pain ou boira le calice du Seigneur indignement sera coupable du corps et du sang du Seigneur. Que l'homme s'éprouve donc lui-même et qu'il mange alors de ce pain et boive de ce calice. Quiconque mange et boit indignement, mange et boit sa propre condamnation, ne discernant pas le corps du Seigneur* (2).

L'Eglise a toujours cru à la présence réelle : témoin

(1) Act. II, 46.

(2) I Cor., XI, 27-29.

les écrits des saints docteurs. Malgré la circonspection avec laquelle, dans les premiers temps, on révélait aux initiés l'auguste Sacrement, pour ne pas l'exposer aux moqueries et aux profanations des impies, le mystère perça assez pour que les païens accusassent les chrétiens de manger la chair d'un tendre enfant dans leur réunion nocturne. Calomnie dans le sens des païens, mais en soi très réelle vérité. Au reste, dans les œuvres des saints docteurs, nous retrouvons, mille fois consignée, la foi eucharistique telle que nous la professons aujourd'hui. Saint Ignace, successeur de saint Pierre à Antioche, parlant de certains hérétiques de son temps, dit « qu'ils s'abstiennent de l'Eucharistie parce qu'ils ne veulent pas reconnaître que c'est la chair de Jésus-Christ notre Sauveur, la même chair qui a souffert pour nos péchés et que le Père a ressuscitée dans sa bonté (1). » Saint Justin, qui vivait au commencement du II^e siècle, raconte ce qui se passait dans les assemblées des chrétiens, et, après avoir dit que les diacres distribuaient le pain et le vin, il ajoute : « Nous appelons cet aliment Eucharistie, nous ne le prenons point comme une nourriture et un breuvage communs ; car, de même que le Sauveur a pris chair et sang pour notre salut, nous croyons aussi que cette nourriture, sur laquelle on a prononcé les prières du Christ, est devenue la chair et le sang du Verbe incarné (2). » Saint Irénée, un des premiers fondateurs de la foi dans les Gaules, qui vivait aussi au II^e siècle, se sert de ce dogme pour affirmer celui de la résurrection de la chair : « Comment admettre que notre chair ne res-

(1) Epist. ad Smyrn., c. vii.
(2) S. Just. Apol. 1.

suscitera pas, elle qui est nourrie par le corps et le sang du Sauveur (1) ? » Qui ne connaît les paroles de Tertullien, qui vivait au III^e siècle ? « Notre chair, dit-il, est nourrie du corps et du sang du Christ, afin que notre âme s'engraisse de la divinité (2). » « Puisque le Verbe dit : CECI EST MON CORPS, s'écriait au IV^e siècle saint Jean Chrysostome, il n'y a pas lieu d'hésiter : croyons ! Combien il en est qui disent : Je voudrais bien voir le Sauveur revêtu de ce même corps dans lequel il a vécu sur la terre ! Et moi je vous dis que c'est lui-même réellement que vous voyez, que vous touchez ; vous le recevez en votre cœur, vous le mangez (3). » Ainsi parlent tous les docteurs. Leurs affirmations sont si fortes, si décisives, si accablantes pour l'erreur que les protestants, pour se délivrer de l'importunité de leur voix, ont dû rompre avec eux et s'isoler au milieu des siècles, sans tradition, sans souvenir, sans prédécesseurs, sans ancêtres.

L'Eglise a toujours cru à la présence réelle : témoin ces temples magnifiques, impérissables monuments de la foi des siècles écoulés. Qui a bâti ces splendides églises, ces belles cathédrales, ces basiliques gigantesques, merveilles de l'art chrétien, qui font encore aujourd'hui notre admiration ? C'est la piété de nos pères qui voulaient donner à l'*Emmanuel* une habitation aussi digne de lui que possible.

L'Eglise a toujours cru à la présence réelle : témoin les rites admirables de sa liturgie. Tout y reedit, de la façon la plus expressive, que Jésus est véritablement

(1) Cont. her., lib. IV, c. xviii.
(2) De Resurr. carnis, c. viii.
(3) Hom. lxxxiii in Matth.

présent dans la divine Eucharistie : et ce tabernacle qui doit être décoré des plus précieuses étoffes ; et cette pierre du sacrifice qui doit être consacrée par de nombreuses bénédictions ; et ces linges d'autel retirés des usages profanes par la vertu des prières saintes et sanctificatrices ; et ces vases sacrés, faits de matière précieuse, qu'il est interdit à des mains profanes de toucher ; et ces lumières qui brillent pendant la sainte messe ; et cette lampe symbolique qui veille continuellement dans le sanctuaire devant la porte du tabernacle ; et les génuflexions nombreuses que fait le prêtre après avoir prononcé sur le pain et le vin la formule sacro-sainte de la consécration ; et les paroles que le ministre sacré redit chaque fois qu'il donne la communion : « Que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ garde votre âme pour la vie éternelle ; » et ce peuple prosterné au moment où se consomment les grands mystères de la loi nouvelle ; et cette fête instituée par l'Eglise, que les fidèles appellent *la fête-Dieu*, qu'elle nomme *la fête du corps du Christ* ; et ces processions triomphales dans lesquelles elle porte à travers les rues de nos cités et de nos bourgades son auguste époux ; et ces réparations solennelles qu'elle prescrit quand le temple a été souillé, le tabernacle forcé, les hosties profanées ; et les noms glorieux qu'elle donne à l'Eucharistie : pain des anges, pain de vie, pain vivant, sainte Hostie, Très Saint Sacrement, Sacrement de l'autel, saint Viatique ; et ce sanctuaire séparé du reste de l'église où les ministres sacrés seuls peuvent entrer...

L'Eglise a toujours cru à la présence réelle : témoin les décrets solennels dans lesquels elle a affirmé sa foi. Il y avait dix siècles passés que le Christ nous avait légué son grand Sacrement. Tous les chrétiens

fidèles adoraient sans contradiction leur Seigneur et Maître, présent sous les espèces eucharistiques. Les hérétiques eux-mêmes gardaient ce dogme, tant les paroles de l'Écriture sont évidentes. Le premier qui attaqua la vérité de la présence réelle fut Bérenger, archidiacre d'Angers. « Toute l'Eglise en fut scandalisée, » dit Hugues, évêque de Langres, *universam scandalisavit Ecclesiam*. Onze conciles le condamnèrent, et, en expiation, on introduisit le rite si beau qui accompagne la consécration, alors que le prêtre élève l'Hostie et le calice de bénédiction pour les présenter à l'adoration du peuple prosterné. Au xvi^e siècle, les novateurs attaquèrent l'Eucharistie avec une nouvelle fureur. Et l'Eglise, gardienne infailible de la vérité, faisant écho, dans le concile de Trente, aux conciles de Nicée, d'Ephèse, de Rome, de Vienne, de Constance et de Florence, résuma la doctrine catholique dans ces paroles solennelles : « Si quelqu'un nie que dans le sacrement de l'Eucharistie soient contenus vraiment, réellement et substantiellement le corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ avec son âme et sa divinité... si quelqu'un prétend que dans ce sacrement le Sauveur se trouve seulement comme dans un signe, une figure ou par sa vertu, qu'il soit anathème ! (1). »

Certes, il y a lieu de le redire, « les témoignages du Seigneur sont croyables à l'excès, » *testimonia tua credibilia facta sunt nimis !* (2) Avec quelle allégresse tout chrétien qui réfléchit, quand il est question de l'Eucharistie, prononce cette grande parole : *Credo*, je

(1) Trid. Sess. XIII, Can. 1.

(2) Ps. xcii, 5.

crois ! Oui ! Je crois à la présence réelle avec une tradition ininterrompue de dix-neuf siècles ! J'y crois avec tous les vrais fidèles, avec tous les saints, avec des génies comme saint Augustin, saint Chrysostome, saint Bernard, saint Thomas, saint Bonaventure, saint François de Sales, Bossuet, Fénelon ! J'y crois avec ce que l'humanité a eu de plus grand, de plus illustre, de plus éminent ! J'y crois, parce que, de temps en temps, Jésus-Christ a daigné soulever le voile qui le recouvre sous les espèces sacramentelles, en se manifestant par les plus éclatants miracles, tels que celui de la sainte Chapelle qui émut tout Paris sous saint Louis, celui de Faverney en 1608, celui de Bolseno sous Urbain IV en 1264 ! (1) J'y crois, parce que, quand je communie, il y a un tressaillement de tout mon être, un travail secret, une union ineffable qui me fait reconnaître le Sauveur, comme les disciples d'Emmaüs, *à la fraction du pain*, un quelque chose qui me crie : « C'est moi, » *ego sum* ! (2) J'y crois, parce que l'Eglise, *colonne et soutien de la vérité* (3), règle vivante de ma foi, me l'enseigne. J'y crois, parce que Jésus-Christ a parlé, et quoique mes sens n'atteignent pas à l'évidence du mystère, quoique ma raison soit à court devant cet abîme de grandeur, de puissance et d'amour, je sais que Jésus-Christ ne peut me tromper, je sais qu'il peut faire plus que je ne puis comprendre, je sais que la foi est *au-dessus* et non pas *contre* la raison ; je le sais et je m'écrie avec le docteur angélique : « Oh ! Seigneur, bien que je ne puisse, comme l'apôtre saint

(1) V. *Lu France au pied du Saint-Sacrement*, par Mgr de Ségur.

(2) Joan., vi, 20.

(3) I Tim., iii, 15.

Thomas, contempler vos plaies sacrées, cependant je proclame que vous êtes mon Dieu. Je vous en conjure, faites que, de plus en plus, je croie en vous, j'espère en vous, je m'attache à vous de toute la puissance de mon cœur. »

Plagas sicut Thomas non intueor.
Deum tamen meum te confiteor.
Fac me tibi semper magis credere,
In te spem habere, te diligere!!!

Quand toute la terre aurait abjuré le Christ, il y a dans l'inexprimable douceur d'une communion et dans les larmes qu'elle fait répandre une puissance de conviction qui me ferait encore embrasser la Croix et défier toute la terre.

FRÉDÉRIC OZANAM.
